**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 69 (1930)

**Heft:** 32

**Artikel:** Le mystère d'une initiale

**Autor:** X., Maurice

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-223385

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

## Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER Palud, 3 - LAUSANNE

Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50 Abonnement } Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces }

30 centimes la ligne ou son espace. Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

D'une semaine à l'autre :

#### HISTOIRE ANGLAISE.



H! Eh! Il devient bien délicat, de nos jours, de se risquer à vouloir se marier. Si tentant qu'il soit, le mariage est une chose qui offre quelque danger.

En voulez-vous une preuve?

Ecoutez cette histoire:

Un monsieur fort honorablement connu vient d'être condamné, en Angleterre, à verser à son ex-fiancée une indemnité de rupture de 1600 livres. Le monsieur n'avait pas voulu de la dame parce que, en dépit de ses recommandations, de ses objurgations, de ses protestations, de ses supplications, même, elle persistait à se gratter la

Ma foi, mettez-vous à sa place. Se voir condamné à avoir une femme qui se gratte la tête; mais c'est intolérable. Se gratter la tête, c'est le signe d'un tas de choses ; c'est aussi le signe de la perplexité. Or, une femme perplexe, c'est une femme sans décision. Et vivre avec une femme qui manque de décision, c'est comme vivre avec une femme qui en a trop: c'est un martyr. C'est sans doute ce que s'est dit le monsieur anglais. Et il a rompu. On le comprend.

Mais il sait ce que ça lui coûte. Et ici on com-

prend moins.

Car enfin, le juge des divorces aurait, au contraire, été capable d'accorder une indemnité au mari pour être tombé sur une femme qui se gratte la tête.

Vioyons, entre nous, n'est-ce pas vrai? F. G.



### CLLIA DE LA POMPA A FU.

'A on part d'ans, quand l'a bourlâ pè Lozena, que 'na quienjanna dè tsévaux a monsu Perrin lo conseiller, ont étâ frecassi, y'avâi l'abâyi dein on veladzo dè per d'amont, iô lâi fasâi rudo bio, vu que l'aviont 'na pîce dè canon; kâ n'ia rein po eimbelli 'na féta coumeint lè débordenâïès dè l'arma à fû dâi z'artilleu. Et po lo banquiet! cein fâ on bio point finat » âo bet d'on discou. Adon, vo paodè peinsa se y'avai dao dzouïo et dè l'eintrein per lé d'amont. Tandi lo né, y'avâi danse, coumeint dè justo, et clliâo que ne dansivone pas, travaillivont per dézo la cantine à férè chetsi cauquiès dâovès dâo bossaton âo carbatier, quand su lo matin, m'einlévine s'on ne senè pas âo fû. Ma fâi, lè vouaiquie ti ein bizebille perquie: Lè pompiers traçont queri lâo pliaquès et tsandzi d'haillons; cllião que dévessont fourni lè tsévaux po la pompa lè vont eimborellà, et lè z'autro, avoué lè fennès et lè z'einfants, s'einvont su on cret po mi vairè lo fû, kâ y'avâi 'na rude lueu, et que ne calâvè pas, bin lo contréro. Quand bourlè cauquiè pâ, s'agit pas dè mouzi, faut s'épliâiti ; assebin, tsacon eut coâite dè s'allâ preparâ, kâ ne poivont portant pas allâ âo fû ein haillons d'abâyi.

Quand lè tsévaux dè la pompa arreviront, on ne vayâi pas onco bin bé, kâ fasâi onco prâo né, et lè lulus que lè z'amenâvont, qu'étiont on bocon einniollâ, trâovont lo temon tot pret, avoué lè z'accoulâirons et lè maillons, et lâi appliyont lâo bîtes, aprés quiet châotont su lè tsévaux et lè vouaiquie veintre à terra contre Lozena sein atteindré lè pompiers, que duront traci stu iadzo sein montà su la pompa.

Lo fû étâi ein Marthérâi ; assebin, arrevâ vai l'Or, noutre pompiers s'arrétont po se mettre à la fila dâi pompès et po dépliyî le boués; mâ diabe t'einlévâi pî!... c'étâi lo canon que l'aviont amenâ avau. L'aviont étâ tant accouâiti, tsacon po son compto, que nion n'avâi sondzi à sailli la pompa, et l'aviont, sein férè atteinchon, aptsévaux à la pîce dè canon.

Ma fâi, vo peinsâ bin que n'avâi pas moïan dè férè servi onna pîce dè quatro po 'na seringa; assebin duront retraci amont po queri la vretablia pompa ; ma tandi cé teimps on avâi détient lo fû, et quand rarreviront, l'ètâi trâo tard : la municipalitâ dè Lozena avâi dza délivrâ lè bons.

## LE MYSTÈRE D'UNE INITIALE.



UAND j'entrai dans le compartiment, il était vide, sauf un angle occupé par une personne de l'autre sexe, jeune, et finement jolie. Elle et sa mise simple, correcte, riche, témoignaient de l'aisance que donnent l'habitude du monde et celle des voyages. Installé du même côté, mais dans l'angle opposé, je continuai d'observer discrètement ma voisine, ayant soin de ne pas lui porter ombrage par un examen trop attentif. Ses bagages encombraient l'un des filets. J'allais placer ma valise sur l'autre, quand un voyageur entra, chargé, lui aussi, de colis multiples. La jeune personne s'empressa de faire de la place, et retira un sac dont le fer-moir, je le remarquai, portait l'initiale Z. Cela m'intrigua : « Se prénomme-t-elle Zélie ? pensai-je. Ou Zénaïde ? Ce serait dommage. »

Le train partit. Le troisième occupant du compartiment était un homme assez fort. Il s'était placé au troisième angle, en face de la jolie personne. Nous avions à peine passé C... qu'il commença de lui faire la cour, — à sa manière. Ce ne furent d'abord que paroles banales pour en-trer en conversation. Ne recevant pas de réponse, il vit sans doute dans cette froideur un encouragement. Rencogné derrière un journal illustré, je suivais tous les mouvements du bellâtre, dont le pied s'avança vers le petit soulier, qui vivement recula. Puis il fit semblant de chercher quelque chose dans le filet, et prit pour point d'appui, comme par hasard, le genou de son vis-à-vis. « Z. » se déplaça un peu, se rapprochant de moi.

J'avais envie de jeter le malotru par la portière, tant je le trouvais grossier et stupide.

L'homme sembla se tenir tranquille pendant quelque temps. Mais il recommença de plus belle. « Zénaïde », visiblement agacée, se leva, fit quelques pas vers le vouloir. Je la vis jeter un regard troublé vers ses nombreux colis. Porter tout cela dans un autre compartiment, à quoi bon? Force lui était de subir cet insupportable compagnon...

Allant du filet au couloir, son regard rencon-

ra le mien. Elle y lut sans doute de la sympathie. Et ce fut alors que, se tournant vers moi, elle prononça ces paroles inattendues:

Lucien, quelle heure est-il?

Je m'appelle Maurice, mais j'avais deviné son jeu. Tirant ma montre, je répondis d'un ton un peu trop naturel:

Onze heures et quart, chère amie. Vous voyez que nous ne sommes pas encore près d'ar-

Allait-elle se fâcher? Non, elle sourit, et s'assit délibérément à côté de moi. L'homme nous regarda, haussa les épaules, et se rencogna en grommelant.

Autant pour donner quelque vraisemblance à notre échange de paroles que par crainte d'une erreur de jugement sur ses intentions, elle s'excusa à voix basse. De la même façon, je l'assurai que sa confiance n'était point mal placée.

- Je vais à D..., dit-elle. Mon père a dû partir avant moi; il viendra me chercher à la gare. Quant à mon frère, dont je vous ai donné le nom tout à l'heure - le premier qui se trouvât présent à mon esprit, — les circonstances s'op-posaient absolument à ce qu'il m'accompagnât.

Le gêneur, sans nous consulter, avait voilé la lampe électrique, et, sortant de ses valises des oreillers et des couvertures, se disposait à dormir. Je ne voulus pas effaroucher ma jolie compagne en la questionnant. Je mis donc la conversation sur des sujets généraux, où elle me suivit avec complaisance. Elle montrait une culture étendue et des opinions personnelles. La vie et les affections de famille tenaient une grande place dans son cœur. Enfin, elle joignait à une liberté d'esprit et de manières toute moderne une délicieuse réserve d'antan, qui me plut.

D. approchait. J'exprimai le regret de ne pouvoir l'accompagner jusqu'à la sortie de la gare. L'arrêt n'était que de dix minutes ; et moi, j'allais à M... Elle me tendit la main. Le gaffeur ronflait dans son coin.

Mélancoliquement je songeai que jamais, jamais, je ne saurais si la jeune personne s'appelait ou non Zélaïde... Et voilà que tout à coup, dans la pénombre, j'aperçois le sac, le sac à initiale qui m'avait intrigué. Le coup de sifflet était donné. Folie et amour naissant sont synonymes: je saisis le petit sac, ma propre valise et sautai sur le quai, à la poursuite de Zénaïde. tandis que le train emportait le malotru... et mes mal-

Je cherchai en vain la jeune fille dans toute la gare et dans les abords immédiats. Dégrisé par l'air frais de la nuit, je me traitai d'idiot. J'avais retardé sottement un voyage d'affaires pour chercher dans une grande ville peu familière une femme dont j'ignorais même le nom.

Le petit sac était fermé à clef. Ou bien il ne renfermait rien d'important et ne serait pas réclamé; ou bien son contenu était précieux et je risquais d'être accusé de vol... Je résolus de passer le reste de la nuit dans le premier hôtel venu, et, dès potron-minet, de reporter ma trouvaille à la gare, en exposant l'aventure.

Il faisait grand jour quand je m'éveillai. La première personne que je rencontrai dans le cou-loir fut Zénaïde. Elle avait les traits tirés, le front soucieux. Un monsieur un peu âgé - son

père évidemment — l'accompagnait. Il semblait, Îui aussi, très contrarié.

– Alors, dit-il, tu n'as pas les alliances? Elles sont dans le petit sac que j'ai oublié

dans le wagon...

« Les alliances ! pensais-je, consterné. Ça, c'est le bouquet ! Elle se marie. J'ai compromis mes intérêts pour hâter le bonheur d'un autre!»

J'étais presque tenté de reporter le sac à la gare, sans plus m'occuper de sa propriétaire, quand celle-ci m'aperçut, poussa un petit cri de surprise et de joie, et me présenta comme « un obligeant compagnon de voyage, qui lui avait rendu un grand service ».

Je tendis ma carte et vis que ma qualité d'ancien élève du Polytchnicum faisait bonne impression sur le père qui, à son tour, me révéla

- Monsieur, dit-il, comme je remettais le fameux sac à Zénaïde, l'étourderie de cette petite fille vous a, je le vois, causé grand dommage. Je crains que vous n'ayez déjà que trop retardé votre voyage. Sans quoi, je vous prierais de le différer d'un jour encore et de nous faire l'honneur d'assister au mariage de mon fils. C'est pour cette cérémonie, qui a lieu ce matin même, que nous sommes venus à D. Ma présence y était nécessaire hier. Ma fille est restée à la maison quelques heures de plus, exprès pour ces alliances que le bijoutier n'avait pu livrer à temps. Et voyez quelle inconséquence : c'est précisément cela qu'elle oublie dans le train!

Allais-je, ou non, accepter cette invitation? Je n'en saurai jamais rien. A ce moment, dans ce couloir d'hôtel qui devenait, comme le vestibule des tragédies classiques, le lieu des coups de théâtre, quelqu'un d'agité et d'essoufflé ap-

parut tout à coup entre nous, s'écriant :

— Je suis vraiment désolé, Monsieur, Mademoiselle; mais Emile ne pourra pas assister au mariage. Quel contretemps! Au dernier moment! Il va falloir changer tous les couples!

- Je ne crois pas, dit tranquillement Zénaïde. Et, tournant vers moi un adorable sourire:

- Monsieur, on dit que jamais deux sans Vous avez été deux fois mon sauveur. L'indisposition de mon prochain beau-frère me laisse sans partenaire. Puis-je joindre ma prière à celle de mon père pour que vous passiez cette journée avec nous?

Et je passai cette journée avec elle. Puis, j'en passai beaucoup d'autres. Car ma sympathie naissante s'accrut par ce rapprochement, et la volonté du destin se manifestait trop clairement pour que j'y tentasse la moindre opposition. Quelques mois plus tard, Francine devenait ma femme.

- Comment Francine? Et Zénaïde?

– Ah! parfaitement... La veille du mariage de son frère, ma femme, n'ayant pas assez de place pour tous les « accessoires » qu'elle em-portait, avait acheté un petit sac en solde, sans se préoccuper de la lettre gravée sur le cuir du

D'ailleurs, je l'appelle Zinette, sans doute pour justifier cette initiale à laquelle - un peu dois mon bonheur. Maurice X.

La Patrie Suisse. — La « Patrie Suisse » du 30 juillet nous retrace la carrière du grand savant et du philanthrope que fut le professeur D'Espine. Parmi les actualités, la cérémonie belgo-suise d'Ouchy, d'excellents portraits de nos tireurs actueld'Ouchy, d'excellents portraits de nos tireurs actuel-lement à Anvers, ceux aussi du capitaine Strub, de M. Grobet-Roussy. Voici encore de belles reproduc-tions des œuvres présentées à l'exposition munici-pale des Beaux-Arts, à Genève. Pierre Deslandes nous parle des fêtes du Quercy, cette province fran-caise si proche, au fond, de nous. Une page sur le lac de Gers cher à Töpffer; une chronique de l'Ur-banisme complètent ce numéro.

Scène de wagon. — Deux messieurs sont seuls, en face l'un de l'autre, dans un wagon. Le premier, désirant fumer, tire un cigare de sa poche et le montrant avec une exquise politesse.

Vous permettez ?

- vous permetten:

- Parfaitement... Je vous remercie beaucoup, répond l'autre, en prenant le cigare et en l'allumant. Il était sourd.

#### DIMANCHE !

E dimanche est-il le dernier jour d'une semaine ou le premier de la suivante? Pourquoi, le dimanche, endosse-t-on

de beaux habits? — Pour mieux se reposer!

Pourquoi, le dimanche matin, éprouve-t-on tant de plaisir à se raser? Pourquoi tant de dames sont-elles d'une hu-

meur massacrante? Le dimanche est la joie des enfants, mais pas la tranquillité des parents!

Pourquoi attacher tant d'importance à bien manger ce jour-là?

Les sorties dominicales nous font rentrer en nous-mêmes!

On a plus soif le dimanche que la semaine! Les femmes sont plus jolies, le dimanche; les messieurs, plus solennels: pourquoi?

Le dimanche, le quai d'Ouchy ressemble à un

Marrons chauds et crèmes glacées : une étape lumineuse dans la grisaille des semaines!

Les mouettes ont-elles le même calendrier que nous?

Pourquoi a-t-on si douce souvenance du dimanche, le lundi matin?

Les amoureux sont-ils plus heureux, le dimanche?

L'amateur de champignons voudrait deux dimanches par semaine, la police des routes un par quinzaine!

Le dimanche est le jour où les pères de famille devraient être ravis de promener leur progéniture. Croiriez-vous, pourtant, qu'il en est qui préfèreraient lire en paix leur journal, en fumant pipe ou cigarette?

Le dimanche est le jour du repos : sur quel jour tombe le dimanche des sportifs?

Le dimanche a inspiré tant de sottises à l'humanité que, ce jour-là, nous devrions pleurer !... St-Urbain.

#### LE GUIGNON OU LES DÉBOIRES D'AUDIUSTE.



ie crois au magnétisme? Pour sûr! Ça m'a coûté assez châ...

- Comment ça?... Tu as toujours

une chance estraordinaire, toi.

- Que veux-tu, la guigne, le guignon, ça me connaît. Toujou est-y qu'un jour de la Foire de la St-Martin, que j'avais eu été à Vevey pour acheter un cochon, on est allé voir l'après-midi une représentation d'un individu qui s'appelait Donito. C'était au théâtre... ça coûtait un franc. Charrette, tiel homme! Y te changeait une femme en une barre de fer en un clin d'œil. Et qu'on pouvait s'asseoir dessus, monter dessus, monter dessus avec les pieds, rien n'y faisait. J'y suis monté, moi, dessus... une vraie barre de fer. — Vouaih! Une vraie barre de fer...

— Bedent! Quand je dis une barre de fer, je veux dire comme une barre de fer. C'est bien sûr qu'il ne l'a pas changée en une barre de fer, mais elle est devenue toute raide... comme une barre de fer. Comprends-tu?

Quand tu m'expliques, oui!

— Comme j'étais assis sur cette personne, Donito me dit comme ça : Vous, vous avez l'œil.
— Qui ça, moi ? que j'y fais !

— Oui, vous! Vous avez l'œil. Ça m'a donné un frisson. Y a pas à dire, mais je sentais que j'avais l'œil... ça m'inquiétait de l'avoir, l'œil.

Là-dessus, on sort et on va prendre un verre au Café du Théâtre, histoire de se refraîchir, car il faisait une de ces tièdes dans cette salle!

— Dis donc, Audiuste, que me fait un des amis, y l'a dit que tu avais l'œil, pas vrai?

C'est bien sûr, qu'il me l'a dit.
Diable! Y te faut faire attention! C'est

dangereux.

– Pas tant que ça, que je fais. Et je regarde Louis, tu sais, le fils au gendarme.

Ah! voui!

Le frère à la Julie.

Voui, voui!

— Qui a épousé Gustave.

Voui, voui!

— Gustave, le maréchal.

Voui! - Le dragon!

Mais je m'échine à te dire que voui!

Eh bien, voilà mon Louis qui devient tout chose... qui devient tout blanc et qui tombe à la renverse sur sa chaise.

– Pas possible!

— Attends! Moi, je me dis: Ça y est, c'est l'œil. Les amis me disent: Charrette, c'est l'œil! Et tout le café répète: Y a pas, c'est l'œil.
On secoue Louis, inutile! On lui jette un pot

d'eau froide... rien. — Souffle lui dessus, qu'on me fait. Je souffle! je souffle... toujours rien! Je lui tape dans les mains... je le chatouille, rien. Je commençais à avoir peur.

Y faut le porter dans un lit.

Dans la chambre à côté il y avait un lit; on le met dessus, et je recommence à souffler, à tapoter, à le secouer... Une vraie motte de terre.

— Ah ben, tu es frais, qu'y me disent... tu en

as fait une jolie... Si il ne se réveille pas, te voilà assassin.

- Assassin! moi! je n'ai fait que le regarder. Oui, mais du moment que tu avais l'œil,

il te fallait faire attention. Est-ce que je pouvais savoir!!

— Homicide par imprudence : de six mois à

deux ans de prison...

Ah! charrette, que je fais, si on peut le réveiller, je paye bien une vingtaine de bouteil-

Y faut aller chercher Donito, que fait un homme qui était là.

C'est par là qu'on aurait dû commencer. Une demi-heure après, Donito était là.

- C'est vous qui avez endormi cet homme? qu'il me dit d'un ton sévère.

Oui, monsieur, sans le vouloir.

— Alors, je ne puis rien faire, je ne peux réveiller que les gens que j'ai endormis moi-même. - Mais, monsieur....

Inutile; du reste, vous allez voir.

Et il essaye de souffler sur Louis... Rien de

— Mais que faire? que faire? que je fais. Charrette, charrette! si on le réveille, je paye cinquante bouteilles.

- Attendez, que me fait Donito, j'ai une idée. Mais vous tenez les cinquante bouteilles?

- Ah! si je les promets!

Je vais essayer de l'endormir encore plus profondément et puis je le réveillerai brusque-

Il s'approche du lit, il fait des simagrées sur la figure de Louis, puis lui souffle sur le front. Louis se dresse alors tout d'un coup, ouvre les yeux, me regarde et me donne un puissant coup de poing dans l'estomac. Tiel pétard! Mais que

j'étais content.

— Tu sais, qui me fait, ne me regarde plus, ou je fais un mauvais coup.

Il était déjà assez mauvais comme ça, que j'y dis.

- Quoi?

— Ton coup de poing...

Et j'ai payé les cinquante bouteilles, que tout le café a bu séance tenante.

Après, sais-tu ce qui m'ont dit?

- Non!

 Que tout ça, c'était une comédie pour me faire chevrer...

— Pas vrai !!

- Et que Louis n'était pas plus endormi que

Elle est raide, celle-là...

— Et on peut dire rudement salée.

Compensation. — Premier Bohème. — Dire qu'autrefois, je ne sortais qu'en huit reflets et en bottines

Deuxième Bohème. — Baste! si ton gibus et tes ribouis ne brillent plus guère, ta redingote luit épatamment.